

álvaro
pombo

apparition
de l'éternel féminin



ÁLAVARO POMBO

APPARITION DE L'ÉTERNEL FÉMININ

Dans l'Espagne des années quarante, le Ballot et le Chinois grandissent ensemble dans l'appartement de leur grand-mère. Les journées des deux cousins, âgés d'une douzaine d'années, passent au rythme des leçons de boxe de Don Rodolfo, des lointains échos de la guerre et des anecdotes rapportées par le voisinage. Jusqu'au jour où Elke, une jeune orpheline de guerre allemande, s'installe deux étages plus bas chez la tante Gloria qui l'a adoptée. Accompagnés par cette complice casse-cou dans leurs équipées, les deux garçons vont se retrouver grands et tomberont l'un et l'autre sous l'emprise de « l'éternel féminin », comme le dit Don Rodolfo...

Álvaro Pombo déploie ici une galerie de personnages bigarrés, dont chaque membre sera tour à tour dépeint dans ses travers comme dans ses actes héroïques, toujours avec drôlerie.

« Le sens de l'humour déborde de toutes parts d'anecdotes qui, par ailleurs, ne sont pas exemptes de tendresse. » (*Leer*)

« Une fantastique description du monde de l'enfance, dans un style renversant. » (José Antonio Marina)

APPARITION
DE L'ÉTERNEL FÉMININ
RACONTÉE PAR SA MAJESTÉ LE ROI

*du même auteur
chez le même éditeur*

CIEL DE LIT
DU CÔTÉ DES FEMMES
LES ÊTRES IMMATÉRIELS
LE FILS ADOPTIF
LE MÈTRE DE PLATINE IRIDIÉ
LA QUADRATURE DU CERCLE
UNE FENÊTRE AU NORD

ÁLVARO POMBO

APPARITION
DE L'ÉTERNEL FÉMININ
RACONTÉE
PAR SA MAJESTÉ LE ROI

Traduit de l'espagnol
par Nelly LHERMILLIER

CHRISTIAN BOURGOIS ÉDITEUR ◊

Titre original :
Aparición del eterno femenino
contada por S.M. el Rey

Cet ouvrage a été publié avec une subvention
de la Direction générale du Livre, des Archives
et des Bibliothèques du ministère de la Culture
de l'Espagne



GOBIERNO
DE ESPAÑA

MINISTERIO
DE CULTURA

© Álvaro Pombo, 1993
Initialement publié en Espagne par les Éditions Anagrama
© Christian Bourgois éditeur, 2013
pour la traduction française
ISBN 978-2-267-02479-1

À Jorge Iriaso Zarraluqui, découvreur de la terrasse et ami du Chinois, en souvenir des trois années passées à bord du Clipper-Ship Yorkshire, 1 100 tonnes. Engraved by E. Duncan.

Sur la terrasse, la plus haute autorité, autrement plus que Belinda, et de beaucoup, c'était don Rodolfo. À juste titre. D'ailleurs Belinda (qui couvait don Rodolfo des yeux) disait toujours que comme il avait été le sparring-partner de Paulino Uzcudun, il avait une connaissance de la vie. Et ça oui, c'était vrai. Don Rodolfo, il savait tout de la vie, et un peu plus. Et notez que si Paulino a perdu contre Joe Louis, c'est parce qu'il a pas voulu taper sur un Noir. Paulino, c'était un vrai monsieur. On l'a bien vu le jour où il est venu et nous a invités, Belinda et nous, à prendre un Trinaranjus chacun avec, en plus, un cornet de frites pour moi et un pour le Chinois, tellement remplis que celles du dessus tombaient. Pour ce qui est de parler, c'est pas qu'il parlait beaucoup. Il avait pas de raison. Pourquoi est-ce qu'il aurait parlé ? Il s'est assis, deux fois plus carré que don Rodolfo (mais aussi grand, à peu près), à la terrasse au coin de la rue de la Poste, et en s'asseyant il a fait un gros bruit, foufff, de fatigue musculaire. Mais don Rodolfo, lui alors, qu'est-ce qu'il parlait ! Parler (après le ring), c'est ce qu'il savait le mieux faire. Le Chinois et moi, on est cousins du côté de

ma mère. Et le Chinois, il n'a pas six mois de plus que moi. La dernière fois qu'on s'est mesurés, il était un peu plus grand. Et il est plus fort aussi. Mais beaucoup plus empoté. De sorte qu'on se compense l'un l'autre. En défense, c'est moi qui gagne à tous les coups. Au punching-ball, je me mélange les pinces du fait de la vitesse des rebonds, alors que le Chinois, lui, fait preuve d'une grande habileté, à cause de l'épaisseur de ses poignets. Je raconte pas d'histoires. Le punching-ball exige plus de poignets que de poings. Au punching-ball, c'est le Chinois qui gagne. On n'a pas encore de sac de frappe, parce que le plafond craquerait, à ce que croit grand-mère. Grand-mère et sa meilleure amie, doña Blanca, qui en plus est la seule qu'elle a, prétendent ne pas comprendre la moitié de ce que je dis. Elles mentent. Bon, mentir, peut-être pas. Il est possible qu'elles mentent pas, mais tout ce qu'elles comprennent, c'est les histoires de cuisine et de chiffons. D'après elles, je raconte pas dans l'ordre, mais si. Sauf que je suis pas leur ordre à elles. Je raconte à la manière de don Rodolfo : d'abord le plus important. Et après, toutes les fioritures qu'on voudra. Encore que parfois, à elles seules, les fioritures soient le plus important. Mais il se peut que don Rodolfo exagère pour ce qui est des fioritures. Avec Paulino, par exemple, il met des fioritures en veux-tu en voilà. Moi je dis que les coups, c'est pas tout. Et je suis sûr que le Chinois pense pareil. La boxe, en partie, c'est les coups. Mais l'essentiel, la plus grande partie, c'est le jeu de jambes. Meilleures sont les jambes, mieux on s'en sort. Et la taille aussi souple que possible si on est poids plume. Ma grand-mère et doña Blanca, toutes les deux, elles

pensent que la boxe c'est que des baffes, autrement dit, surtout des coups. Et on voit bien par là qu'aucune ne sait seulement de quoi elle parle. Une fois, après le goûter, le Chinois et moi on est restés à écouter ce qu'elles racontaient au cas où elles parleraient de nous, pour voir si c'était du bien ou du mal. Et elles parlaient. Dieu qu'elles parlaient ! Ce qu'on sait pas, moi du moins, c'est si elles disaient du bien ou du mal. Le Chinois pense que c'était du mal. Mais il faut pas l'écouter. Il imagine toujours le pire. (Et ce que j'arrive pas à m'expliquer, vu qu'il s'agit de croquis secrets et qu'on y comprendrait pas grand-chose, c'est comment on s'y prend pour fermer la porte en la claquant, même qu'on les entend rouspéter, tout en laissant une fente suffisante pour voir leurs deux têtes et écouter tous les deux en même temps sans se bagarrer.) On les voyait mieux qu'on les entendait. Parfois elles parlaient toutes les deux à la fois. Sous le coup de l'émotion, elles rapprochaient brusquement leurs têtes et on les voyait plus, puis de nouveau on les voyait, qui sortaient de la fente et y entraient, comme Guignol. Il était pas facile de faire des recouplements entre deux phrases : « Ils sont mignons... ce seront plus tes petits-fils... ce sont mes petits-fils, mais ils sont très brutaux... la boxe est un sport de sauvages... vraiment un sport de sauvages... il paraît qu'on leur opère le nez... ce serait pas le plus grave, les hommes n'ont pas besoin d'être beaux... ah ça, je ne sais pas... c'est un sport de sauvages... » Et comme on voyait qu'à partir de là elles allaient rien dire de mieux, on est partis. Et après on s'est chamaillés un bon moment, parce que le Chinois soutenait qu'elles avaient dit que le pire de tous, c'était

lui, et moi je disais que j'avais rien entendu de semblable. C'est que le Chinois a des visions. Il en a toujours eu, même le jour. Et des noires. Le bitume est presque blanc comparé au Chinois. Belinda est une bécasse de première. Et là, tout le monde y gagne. Le Chinois et moi plus que les autres. Surtout pendant le cours, chaque semaine. Mais je vais pas parler du cours maintenant, on verra plus tard. Bécasse et sotté, c'est pas la même chose. On peut être bécasse et maligne, comme Belinda par exemple. Maligne, elle l'est, car elle cafarde jamais – elle sait qu'elle mourrait empoisonnée. Elle est surtout maligne parce qu'elle est gentille. Plus gentille que bien des gens. Pas du tout chichiteuse. Quoi qu'il arrive, elle baisse jamais les bras, comme don Rodolfo et Paulino. Elle est gentille parce qu'elle est capable, parce qu'elle est forte malgré son bon cœur. Son bon cœur, c'est ce qui la perd. Elle a trop bon cœur. C'est pour ça qu'elle est pas très forte, malgré sa gentillesse. Moi je vois bien son bon cœur. Une fois je le lui ai dit et elle s'est mise à pleurer, cette gourde. J'ai failli pleurer moi aussi. Comme je pleure pas, j'ai pas pleuré. Mais voir pleurer, ça donne envie de pleurer. Don Rodolfo, il a jamais pleuré, sauf le soir du championnat du monde poids lourds, il s'est mis à pleurer à la moitié du cinquième round quand il a vu que Paulino allait se laisser tuer pour pas tuer cet enfoiré de nègre. « Enfoiré », don Rodolfo dit ce mot seulement dans des occasions exceptionnelles. Il a dit « enfoiré de Chinois », par exemple, un après-midi où le Chinois avait fait l'arbre droit avec flexion. « Enfoiré », c'est le mot qui va le mieux dans un cas pareil. Moi, c'est pas que j'exécute pas l'arbre droit.

Le réglementaire, c'est pas que je le fasse pas, ni que je le fasse ! Je le fais à ma manière. Et don Rodolfo dit qu'à ma manière aussi il y en a qui le font. Et même beaucoup qu'il connaît. En plus, pour l'arbre droit, il faut des bras. Et le Chinois, ce qu'il a surtout, c'est des bras. Il a de longs bras depuis qu'il est petit, j'ai vu des photos et on dirait presque un singe, mais il est moins rapide que moi quand il danse devant l'adversaire. Je danse même devant don Rodolfo. Une fois j'ai bien dansé devant lui, et quand il s'est baissé pour esquiver, je lui ai mis un direct du gauche, toujours bien protégé, et après, vlan !, uppercut – c'est un crochet à la mâchoire de bas en haut, qu'on appelle le crochet de la mort. Il a titubé et après il a dit que c'était pour rire, mais moi je l'ai vu tituber et aller en pelote au tapis. Bon, il est pas vraiment tombé. Mais mon crochet l'a fait tituber. L'autre jour, au goûter, je l'ai encore raconté au Chinois, parce que cette fois-là il y était pas, et grand-mère a dit, en voilà une conversation ! Je l'ai pas dit, mais je l'ai pensé : eh ben, et les vôtres alors ! Je me suis tu parce que moi aussi j'ai mes mauvais côtés. Plus que le Chinois. Ceux de la classe, ils croient que le Chinois est une brute. Mais c'est pas vrai. Le Chinois, c'est un type bien, et je le dis pas parce que c'est mon cousin. On a toujours vécu dans cette maison. Moi, j'y suis né, mais pas le Chinois. C'est le grand-père de ma grand-mère qui l'a achetée. Aujourd'hui, elle a plus d'un siècle, un siècle et des poussières. Avant, la terrasse était plus grande, ma chambre tout entière faisait partie de la terrasse ; c'est une chambre que ma grand-mère a fait construire en plus parce que mes oncles, les frères de ma mère, prenaient

beaucoup de place quand ils étaient jeunes. Mais elle est encore assez grande. Bien mieux que beaucoup d'autres que j'ai vues. Grand-mère dit que les gens appellent terrasse n'importe quoi, parfois le balcon, du moment qu'il est assez large pour y mettre une petite table. Notre terrasse à nous est assez large pour y mettre toute une salle à manger, c'est dire. Et je blague pas, je blague seulement quand c'est nécessaire, à la récré. Et le Chinois, pareil.

« On est bien sur la terrasse », a dit le Chinois. Je m'en souviens parce que ça m'a fait drôle quand je l'ai entendu. Il le dit pas histoire de dire – voilà ce que j'ai pensé. Le Chinois a ça de bien qu'il parle pas histoire de parler. Là-dessus, il tient plus de Paulino que de don Rodolfo, de Belinda ou de moi. Nous, on parle presque uniquement parce que ça nous plaît. Et plus on parle, plus ça nous plaît. Le Chinois, c'est avec moi qu'il parle le plus. Mais même avec moi il est capable de passer deux heures de suite sans dire un mot. C'est quoi, parler ? Personne ne parle histoire de parler, nous trois non plus. Par conséquent – comme dit le père Constantino –, parler est un besoin de la personne. Comme manger. Peut-être que moi non plus je parlais pas quand j'étais petit. C'est possible. Mais j'en doute, car aussi loin que je me souviens, je suis toujours en train de parler. Ce que le Chinois a de plus impressionnant, c'est qu'il peut aussi parler quand il parle pas. Il pourrait, bien sûr. Mais il a pas

envie. L'envie lui vient pas. Moi, au contraire, elle me quitte pas. C'est peut-être parce que lui ne parle pas que moi j'en ai autant envie. Le Chinois est la personne avec qui je passe le plus de temps. Je préfère ne pas penser à ce qui se passerait si le Chinois n'était pas là. Une fois, ça a failli arriver. Et j'aime mieux ne pas y penser. Il y avait don Rodolfo, il y avait Belinda, et il y avait aussi, à l'autre bout de la maison, grand-mère et doña Blanca dans le salon de grand-mère, où elles ont l'habitude de passer tout l'après-midi. Mais le Chinois n'était pas là. Et pendant quatre jours, aucun de nous ne savait s'il reviendrait ou pas. Même lui ne devait pas le savoir, vu qu'il appelait pas. Le quatrième jour était un dimanche. Pour cette raison, ç'a été le pire. Ça a commencé à être dimanche bien plus tôt que d'habitude. Je suis allé sur la terrasse bien plus tôt que d'habitude. C'était tellement tôt qu'il y avait la lune – j'ai remarqué que c'était la nouvelle lune – et aussi des étoiles, quelques-unes, si brillantes qu'elles se détachaient sur la clarté qui commençait à peine. Je me rappelle qu'on était à la mi-avril. Il faisait encore froid. Malgré le froid, je me suis assis par terre pour regarder le croissant de lune, et mes chevilles et mes pieds qui dépassaient du pyjama. C'était la lune croissante, ce que tout le monde sait à cause de son éclat et du bâton qui ferme le D. À cette heure, la lune fait pas de bruit. Et on entendait aucun oiseau, parce que les pigeons n'étaient pas sortis, parce que les martinets n'étaient pas arrivés et que les moineaux étaient encore trop petits dans leurs nids pour seulement pépier. Tout ce qu'on entendait, c'était l'air qui secouait involontairement les fourches de la treille que les précédents

propriétaires de l'appartement avaient laissée plantée dans deux tonneaux qui sont toujours là. Et sans le vouloir j'ai pensé que maintenant, sans le Chinois, ce serait toujours comme ça : je sortirais sur la terrasse à peu près à la même heure, je sentirais sur la plante de mes pieds les dalles couvertes de givre, et ensuite je saurais plus jamais quoi faire. Ni maintenant. Ni, bien sûr, à ce moment-là. Comme s'il allait arriver quelque chose. Comme si c'était déjà arrivé. Comme si le Chinois, même s'il voulait, pouvait plus revenir. Comme si tous étaient partis, sauf moi, qui aurais été obligé de rester pour accomplir mon devoir. Le drapeau de pirates que grand-mère nous avait offert pour les Rois ne flotterait pas, avec la tête de mort et les deux tibias croisés, comme morts. Alors je me suis rendu compte que parler, c'est pas parler moi tout seul, c'est surtout parler au Chinois, qu'il réponde ou pas, je m'en fiche. Mais je préfère oublier ce jour-là, parce que je me rappelle que je me suis mis à pleurer de chagrin, et notez que je pleure jamais. Mais le plus étrange, c'est qu'au milieu de l'après-midi – ce devait être un bon moment après goûter –, quand la sonnette a retenti plusieurs fois et que le Chinois est entré, celui qui parlait, c'était le Chinois, pas moi. Et notez que plus je suis content plus je parle. Pour autant que je me souviene, c'est la seule fois que j'ai pas su quoi dire. Ce que je me rappelle pas, c'est de quoi il a parlé. Le Chinois a parlé, et encore parlé. Je sais pas de quoi il pouvait bien parler. Je crois pas avoir été aussi content de toute ma vie. Beaucoup plus que le Chinois, qui n'était pas plus content que d'autres fois. Il faisait que parler, sans s'en rendre compte. Ce que j'aimais le plus, c'était de le voir.

Mais c'est pas ça non plus. La vérité, c'est que je suis pas arrivé à le dire, car ce que je voulais surtout pas, c'est qu'il change, qu'il se mette à rougir et se taise. Le Chinois, il rougit souvent, contrairement à moi, qui rougis jamais. Pâle de colère, tout au plus, comme le Cid, pour des causes justes. Donc, personne ne parle histoire de parler. Mais jusque-là, j'avais toujours cru que si on dit pas les choses, on les voit pas. Et que les sentiments qu'on éprouve en silence, on les éprouve pas vraiment. Je comprends à présent que je me trompais et qu'on peut voir et sentir toutes les choses même si on est sourd-muet, et aveugle par-dessus le marché. Ça oui, à condition qu'il se passe des choses. Belinda, je lui ai raconté tout ça un matin que j'avais un rhume et que j'étais pas allé à l'école. J'en étais à peine à la moitié quand je la vois qui commence à verser de grosses larmes, comme quand elle coupe des oignons. Et comme Belinda, plus elle pleure, plus elle a envie de pleurer, au point que son tablier en est tout trempé, je me suis arrêté pour voir si elle s'arrêtait. Comme elle s'arrêtait toujours pas, je lui ai demandé pourquoi elle pleurait. Et elle a dit qu'elle pleurait de l'émotion, parce que je parlais comme le père Serafin, un capucin qui la confesse d'avoir de mauvaises pensées quand elle pense à don Rodolfo.

Quand la chaleur arrivait, ils arrivaient aussi, les vaillants martinets qui dorment en l'air – ce qui revient à dormir debout, chose que le Chinois peut

faire – et se nourrissent de moustiques. Cette année-là, la chaleur a commencé quelques jours avant la Semaine sainte. Et fin mai, c'était déjà presque l'été. Un peu plus, si je les avais pas attendus, personne s'en serait aperçu ! Ça faisait plus de deux semaines que je surveillais, depuis le jour où je les avais vus se glisser l'un derrière l'autre, d'abord la femelle, puis le mâle, dans le trou et plus en sortir jusqu'au petit matin. Ce trou, c'est celui du milieu, car il y en a cinq et ils sont disposés en ligne sur le mur de la terrasse, à environ deux mètres de hauteur, depuis l'époque où on a retiré les échafaudages. J'ai laissé passer quelques jours pour être sûr qu'ils allaient revenir. Et ils sont revenus. Je l'ai dit au Chinois et on s'est couchés tous les deux par terre pour voir s'ils revenaient à leurs heures. Et ils sont revenus. Moi, je voulais le raconter aux autres, à don Rodolfo et à Belinda, et aussi à grand-mère et à doña Blanca. Mais le Chinois m'a dit d'attendre au cas où grand-mère voudrait pas qu'ils restent là, car sans le faire exprès, en s'agitant, ils peuvent déplacer les tuiles, comme le font les pigeons. J'ai vu qu'il avait raison et j'ai dit d'accord, même si ne pas le raconter me coûtait beaucoup, toute la journée je pensais qu'à ça. Et ainsi a passé, je sais pas, peut-être un mois. Jusqu'à ce que tout à coup, vlan !, en sortant un après-midi sur la terrasse, j'ai trouvé un martinet par terre, les ailes ouvertes. Il n'y avait personne. En le voyant, c'est la première chose que j'ai pensée : y a personne. Le hasard a voulu que cet après-midi-là je sois tout seul à la maison. Penser, c'était une chose – je m'en suis alors rendu compte – et c'en était une autre que de voir, entendre et sentir ce que je sentais, que mes

pieds étaient froids et mes mains trempées de sueur, comme quand on va au tableau. C'est que penser n'a pas grand-chose à voir avec entendre ou voir, sentir ou toucher les choses que nous ressentons. Penser, c'est comme parler, parce que c'est accélérer. Voir le martinet sur la terrasse, au contraire, c'était comme voir la marée monter autour du rocher sur lequel on se trouve. On le voit et on est absolument incapable de bouger. Je voyais le martinet et j'arrivais pas à bouger, mais pour ce qui est de penser, je pensais à mille à l'heure. Et ce que je pensais, c'était : et maintenant qu'est-ce que je fais ? J'en avais jamais vu aucun d'aussi près. Ni moi ni personne, je crois. Le voir d'aussi près, eh bien ça fichait la trouille. Un martinet, c'est très différent d'un moineau, ou d'un pigeonneau, ou des étourneaux, ou des coucous, ou des oiseaux qui ont un bec sur la tête. Tous ceux-là, j'en ai vu des millions par terre, vu qu'ils tombent souvent du nid quand ils apprennent à voler. Ça me fait rien du tout. Mais avec les martinets, c'est différent. Les martinets, c'est des pilotes de combat. Comme un kamikaze japonais. Et celui-là, il était pas petit. De taille moyenne, je dirais, comme le Chinois et moi, qui avons toujours été de la même taille, un mètre quarante-sept et demi. Don Rodolfo dit qu'il préfère le boxeur de taille moyenne plutôt que le grand. Eh bien pour les martinets, c'est pareil. Il devait avoir la taille normale d'un jeune martinet. Ce qui m'a impressionné, c'était de le voir là, à cinquante centimètres de mes pieds. Je me suis arrêté net, sans cesser de le regarder et sans le toucher. Le toucher, surtout, je pouvais pas. Et le ramasser, encore moins, même enveloppé dans un chiffon. D'abord

parce que c'était vraiment bizarre de le voir sur notre terrasse, les ailes déployées d'au moins un mètre à elles deux, au minimum. Il battait des ailes au lieu d'avancer sur ses pattes. Quand il a vu que je l'avais vu, il s'est enfui dans le coin à toute vitesse, juste en battant des ailes. La deuxième chose qui m'a le plus impressionné, c'est qu'il était vraiment bizarre, vu à cette distance. D'abord, le bec. À cause de la rapidité du vol, on le voit pas. Ni la tête, qui est blanchâtre et bombée. Mais le bec, là, c'est ce qu'on voyait le plus. C'était un bec de rapace, noir et recourbé. Et après, la couleur grise, presque noire du plumage, rendu brillant par le frottement constant du vol. Et après, les yeux, un de chaque côté de la tête blanche, pareil sur ce point à n'importe quel oiseau, qui tous vous regardent de profil. Avec cette différence de sa grande férocité. Il me regardait avec des yeux assassins. Un œil qui n'avait rien d'ahuri, comme ceux du pigeon. Tout à coup, comme je le regardais fixement, je me suis rendu compte qu'il était maquillé, avec même du rimmel sur les cils, et qu'il avait des yeux d'actrice. Et ça, je l'ai pensé plus que je ne l'ai vu, car pour ce qui est de se ressembler, ils se ressemblaient pas. C'est moi qui ai fait le rapprochement. Le faire et le voir a été une seule et même chose. Voilà que maintenant je ne sais plus, en pensant à ce que je viens de dire, si je parle de ce que je voyais ou de ce que je pensais en voyant le martinet à cet endroit. Ce que j'ai pensé, c'est qu'il est naturel qu'un suicidé – que ce soit un martinet, une personne ou un Nippon, c'est pareil – se maquille juste avant de mourir. Avec un maquillage noir et gris, deux couleurs qui ensemble équivalent au blanc de la mort. Et ça,

Extraits de presse

Sur *Apparition de l'éternel féminin*

« Une des créations les plus subtiles et tendres que j'aie lues cette année. » (Francisco J. Satué)

« Le sens de l'humour déborde de toutes parts des anecdotes qui, par ailleurs, ne sont pas exemptes de tendresse. » (*Leer*)

« Un texte cohérent, surprenant, dans lequel se concentre le meilleur de Pombo. » (Pedro M. Domene, *Córdoba*)

« Une fantastique description du monde de l'enfance, dans un style renversant. » (José Antonio Marina)

Réalisation : Nord Compo à Villeneuve-d'Ascq
Impression : CPI Firmin-Didot à Mesnil-sur-l'Estrée
Dépôt légal : avril 2013. N° 2202 (00000)
Imprimé en France